

DRESSAGE DES CHEVAUX—QUALITÉS MORALES DU CHEVAL.—Le cheval est doué d'une grande intelligence et surtout d'une mémoire remarquable. Comparons les chevaux à nous-mêmes ; voyons ce qu'est le manœuvre le plus grossier près de l'homme dont les facultés intellectuelles ont acquis, par l'éducation, le plus haut point de développement. Voyons ensuite comment les chevaux sont élevés et traités, et nous nous étonnerons qu'ils soient encore ce qu'ils sont. Que tous les hommes qui font l'éducation des jeunes chevaux soient des Franconi, et presque tous les chevaux seront des merveilles d'intelligence.

Ce sont les hommes, c'est l'absence de jugement, le manque de patience, ce sont la colère et la brutalité qui gâtent les jeunes chevaux et leur donnent des défauts, souvent des vices, qui n'étaient pas dans leur nature.

Ceux qui refusent l'intelligence aux chevaux, n'ont pas vécu avec eux, ne les ont pas observés, ne les connaissent pas. Voici un fait qui s'est reproduit chez moi deux fois, à plusieurs années d'intervalle, dans les mêmes circonstances et qui ne me laisserait à cet égard aucun doute, si j'en avais eu encore.

Par une chaude journée du mois de juin dernier (1855) deux chevaux herse-
aient sur le revers d'une côte à l'exposition du midi. Le travail de la herse, déjà si pénible par lui-même, l'était encore plus par cette chaleur accablante qui précède un orage et par les mouches, les taons, si terribles aux bêtes dans les pays de forêts. Les deux chevaux étaient baignés de sueur que rougissait leur sang partout où leur queue ne pouvait pas atteindre. En me voyant arriver, ils s'arrêtèrent en même temps et se mirent tous deux à hennir en me regardant et comme implorant mon secours. Je ne suis pas sentimental ni romanesque, mais j'avoue qu'un tel fait m'émut. Certainement les deux pauvres bêtes imploraient mon assistance, pour mettre fin à leur supplice.

Mes chevaux ne reçoivent de moi que de bons traitements ; comme ce n'est pas moi qui les conduis, je n'ai jamais à faire avec eux usage du fouet. Quand j'entre à l'écurie, et qu'en me voyant ils lèvent la tête en hennissant, je suis comme un grand-père qui ne sait pas résister à une prière, ou à une caresse de ses petits-enfants, et si le nombre des solliciteurs n'est pas trop grand, je trouve dans ma poche quelques croûtes de pain, ou dans le coffre quelques poignées d'avoine. Les chevaux, je l'ai déjà dit, sont reconnaissants, et cela suffirait pour qu'ils m'aimassent mais ce n'est pas tout ; si je suis là au moment où ils sortent pour aller au travail, j'inspecte le harnachement ; si quelque chose peut gêner un cheval, je le remets en ordre : ma voix est affectueuse, mes gestes sont caressants. Si j'arrive près d'une voiture arrêtée pendant qu'on charge du foin, ou des gerbes, je fais la guerre aux mouches. Si je rencontre un attelage et que j'aie un ordre à donner au charretier, j'étends le bras en avant des chevaux et l'attelage est arrêté. Enfin, quand je suis là, les fouets n'agissent jamais sans nécessité, les voix mêmes deviennent plus douces, et si les bêtes ne comprennent pas que c'est moi qui suis le maître, celui qui commande aux charretiers et aux bêtes, elles sentent qu'elles ont en moi un ami, qui a la volonté et le pouvoir de leur faire du bien, elles sentent qu'elles ont en moi un protecteur ; ce qui n'empêche pas qu'elle connaissent aussi en moi le maître qui sait se faire obéir et respecter.

Cette explication bien simple fera, je pense, comprendre que ces chevaux s'arrêtant à ma vue, sans s'inquiéter de celui qui tenait derrière eux les rênes et le fouet, imploraient mon secours de la voix et du regard, et qu'il y avait dans leur tête un enchaînement d'idées qui les avait amenées à me considérer comme celui qui pouvait mettre fin à leurs souffrances.

C'est un grand mal que les chevaux soient généralement aussi grossièrement traités. Ils sont nos esclaves ; leur destinée est de travailler pour nous, d'être soumis à notre volonté, le mors, le fouet, l'éperon, sont de nécessité indispensable, souvent on n'en fait pas usage ; les meilleurs cavaliers et les meilleurs charretiers sont ceux qui s'en servent le moins ; on ne peut cependant pas s'en